

Delphine PHILBERT

Rêver un autre monde
(la fin de l'apartheid du genre)
Roman



MVO Éditions Livres Blancs

À mon amour.
À tous tes mes ami e s croisé e s
toutes ces années, elles/ils se reconnaîtront,
vos idées ont enrichi ce roman.
À mes beaux-enfants.
À mes enfants, ma dernière utopie,
puisse-t-elle se réaliser !

Table des matières

Prologue.....	13
Toujours croire à l'impossible.....	17
Rêver est-il possible ?	37
Les ténèbres progressent	73
Épouvante et aliénation	83
Rêves en miettes.....	123
Un monde en lutte	183
Rêves et cauchemars.....	235
Cauchemar foudroyé	293
Rêves et réalités	377
Rêves en marche.....	449
Utopie en marche.....	493
Annexe.....	501
– Les lois de l'IA :	501
– Neutrisation :	501

« Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé pourrait très bien être réelle, mais serait fortuite et résulterait seulement d'une pure coïncidence.

L'autrice sait bien que son approche de la mise au point des IA contrevient à la démarche scientifique actuelle.

Elle tient à préciser qu'un ordinateur quantique, tel celui envisagé dans ce roman, est en cours de conception au Canada et qu'il devrait se retrouver sur le marché en 2028 ou 2029.

Elle s'excuse auprès de ses lecteurs, geeks en particulier, des libertés qu'elle a prises avec la réalité.

Mais, n'est-ce pas l'objectif des rêves ? »

Prologue

Les années ont usé nos corps et la vieillesse s'insère douloureusement jusque dans nos os. Nous avons calmé nos ardeurs aux longs déplacements en trike. J'ai quatre-vingt-douze ans, Jean vient de fêter ses quatre-vingt-quinze printemps.

Notre amour continue de nous émerveiller chaque jour. Nous avons affronté des combats, des pertes d'amies et des joies. J'ai participé à la réalisation d'un de mes rêves : Dogi est devenu un être pensant et conscient, un membre de ma famille.

Ma principale utopie reste inconcevable. J'ai semé une graine, mais je ne serai pas là pour assister à sa croissance et, si elle germe un jour, ce sera sans moi.

Mon fils Francis, qui a maintenant soixante ans, refuse toujours d'entendre parler de moi, le seul et unique regret de ma vie, vie qui approche de son terme. Jean et moi savons que notre tour arrive.

L'Europe a légalisé l'aide au suicide ainsi que l'euthanasie sans restriction sous la première présidence de Léa. Nous y avons déjà réfléchi et pris notre décision.

Depuis février 2052, notre santé décline, nous voulons céder d'une manière digne et ne devenir un fardeau pour personne, nous tenons trop à notre liberté. Quoi de plus beau que de fêter nos quarante ans de vie commune de cette façon ?

— Mon tendre amour, nos vies se terminent. Je n'ai qu'une envie, celle de choisir la date de notre départ. Que dirais-tu

du vingt et un septembre 2052, jour anniversaire de notre rencontre ?

— Mais comment faites-vous, les filles, pour vous rappeler ces événements ? Mais, oui, c'est parfait. Nous partirons ensemble, main dans la main.

— À quelle période penses-tu pour prévenir les enfants et les amis ?

— Ma douce, ma chérie, nous avons décidé d'aller nous éclater à notre dernier festival de motos en juin, le début juillet devrait convenir.

C'est ainsi que, d'un commun accord, notre ultime voyage en trike nous mènera en Gironde. Nous dirons adieu à nos deux familles face à l'océan, aux vagues ourlées d'écume et au Soleil couchant, avant d'être emportés main dans la main dans la mort.

Nous sommes le trente juin 2052. Jean et moi jouons les vétérans lors du Show Byke de Montalivet. La route a été longue depuis le Sud-Est, mais l'ambiance qui règne au milieu des motards a eu vite fait d'en effacer les traces. Je ne me doute pas encore de la mauvaise farce que le destin me réserve.

En ce dimanche matin, je trône sur le siège passager, j'ai mis ma plus belle tenue de bykeuse, celle en cuir avec les franges et l'inscription « *Ride for Ever* ». ¹ Mes cheveux blancs s'échappent sous mon casque, Jean est aux commandes. Les pilotes chauffent leurs machines, les bécane ronflent. Ils nous saluent avec respect, une bienveillance due autant à

¹« Roule à jamais »

notre âge qu'à notre constance dans la participation à ce rassemblement.

— As-tu pris tes comprimés, mon cœur ?

Un sourire immense illumine de visage de Jean.

— Sans cesse à me faire chier ma puce ! Néanmoins je t'aime ma douce princesse.

Il est aux anges et, moi, je rayonne. La balade traditionnelle démarre. La foule est toujours aussi nombreuse sur les bords de la route. Mon écharpe flotte dans le vent comme un drapeau. L'odeur du goudron chaud mélangée aux gaz d'échappement emplit mes narines de leurs senteurs subtiles.

Je ferme les yeux un instant, savourant cette liberté. Puis, brusquement, tout bascule.

La sécurité automatique se déclenche et le trike ralentit et s'arrête. Je descends de mon siège. La tête de Jean repose sur sa poitrine, son regard est vitreux, je le secoue et je n'obtiens aucune réaction. Je le serre dans mes bras, l'horreur de la situation me frappe de plein fouet. Je devine la présence des motards qui nous entourent et forment un cercle protecteur. La sirène des secours m'enveloppe de son linceul. Un médecin se précipite, il m'écarte avec douceur, mais il ne peut que constater son décès.

Mes larmes coulent, le silence s'abat sur le convoi. Soudainement, le son de centaines de moteurs poussés à plein régime s'élève pour honorer la disparition d'un compagnon de route, d'un irréductible pilote libre de son destin, mort aux commandes.

Je hurle et je le secoue dans le fol espoir de le voir se relever.

— Pourquoi partir ainsi, mon amour ? Pourquoi me quitter ? Pourquoi ?

J'ai perdu mon âme sœur, la seule vraie passion sentimentale que j'aie jamais eue. Je crois lui avoir donné beaucoup. Selon sa famille et ses amis, j'étais au centre de ses pensées et il m'adorait. Que ne m'a-t-il apporté ? Tant et tant. J'ai fini ma mue entre ses bras, j'ai connu mes plus belles années d'adulte avec lui. Je n'imaginais être capable de rendre un homme heureux, il m'a fait découvrir l'amour et son pouvoir.

Ainsi va la vie, la Faucheuse ne s'arrête jamais. Nul ne peut prévoir sa venue.

Trois mois. Trois longs mois à veiller sur tes cendres avant que nous soyons à nouveau réunis dans l'océan. Trois longs mois au cours desquels j'ai senti toutes mes forces m'abandonner à attendre la mort pour te rejoindre, mon tendre cœur.

Toujours croire à l'impossible.

Fin janvier 2013.

Je déambule dans un aéroport. Cette fois je voyage par amour, car la passion a frappé à ma porte l'année précédente.

Après trois jours merveilleux dans les bras de Jean, je suis obligée de le quitter. Ce sera notre quotidien pendant je ne sais combien d'années, la distance entre nos domiciles respectifs nous transformera en tourtereaux en transit.

Pour comprendre l'importance de Jean dans ma vie, je dois remonter à nos débuts.

Nous sommes le vingt et un septembre 2012. Je travaille depuis trois mois dans une petite ville de Gironde et le terme de mon contrat arrive dans deux semaines.

Il est vendredi après-midi, je suis dégagée de toute activité, le Soleil brille et je décide d'aller profiter de la douceur de ce début d'automne afin de baguenauder dans la ville. Après avoir parcouru les quartiers du centre, je me pose à une terrasse de café à l'ombre d'un parasol, devant un jus de pamplemousse. Un œil sur le journal, mes pensées vagabondent, heureuse de l'instant présent.

Un homme s'installe avec un ami à la table voisine. Au premier coup d'œil, un je-ne-sais-quoi m'interpelle. Est-ce son couvre-chef, sa prestance, son allure générale ? J'oublie les bonnes manières et je prête l'oreille à leur échange, l'homme au chapeau semble doté d'un humour qui rafraîchit mon esprit. Je me surprends à m'amuser de ses paroles et à lui jeter des œillades pétillantes.

Il capte mes regards et mes sourires, je le vois porter attention à mon indiscretion. Il se lève et s'approche.

— Bonjour, Madame, à la capeline ! Je vous ai aperçue sourire. Accepteriez-vous, si vous avez le temps, que je vous tiennne compagnie ? Nous pourrions continuer la discussion sans crier d’une table à l’autre.

— J’approuve volontiers, ma lecture peut attendre, mais vous bavardez avec un ami et je ne désire pas interrompre votre conversation.

— Ne vous inquiétez pas, nous avons terminé. Permettez-moi de me présenter, je suis Jean, le grand maître des chapeaux. J’apprécie le rire et le dialogue.

— Delphine, qui aime plaisanter, échanger et libre de son temps, actuellement. Je travaille encore quelques jours dans cette charmante ville, puis je retourne chez moi à Toulouse avant de déménager au cœur du Sud-Est.

Cinq heures plus tard, cinq heures de discussions passionnantes ou non, le Soleil décline sur l’horizon et nous décidons de nous séparer. J’avais croisé la route de Jean, le biker baba cool, et le hasard allait nous amener à mêler nos chemins.

Bien que nous soyons des adultes mûrs, Jean et moi avons agi comme des adolescents qui vivent leur première rencontre. Nous nous sommes quittés sans échanger nos adresses ni nos numéros de téléphone.

Quatre jours s’écoulaient. Mon unique espoir d’un nouveau rendez-vous s’appuyait sur les deux seuls éléments en sa possession : mon type de voiture et mon lieu de travail. Alors que je me languissais de lui, je découvre un courrier, écrit dans un style élégant, glissé sous l’essuie-glace de mon auto, avec ses coordonnées. Il me propose de nous retrouver, si je le souhaitais, car cela lui procurerait du bonheur de poursuivre nos

échanges avant mon départ définitif de Libourne.

Sans hésiter, j'attrape mon téléphone, les mains tremblantes et le cœur battant.

— Bonjour, Jean ! C'est Delphine, je viens de lire votre touchante lettre. Quand pouvons-nous nous rencontrer à nouveau ?

Et nous nous sommes vus, nous nous sommes goûtés, nos corps se sont connus et nos esprits se sont associés. Il sait mon passé, il m'apprécie comme je suis. J'aperçois dans ses yeux et dans sa chair l'affection qu'il me porte et je me sens chanceuse, chanceuse de l'avoir trouvé, heureuse d'aimer et d'être aimée.

Sa tendresse, son esprit libre de toute entrave et son non-conformisme me comblent de bonheur. Et je me noie dans cet amour avec ivresse.

Automne 2016.

Camille et Léa, Léa et Camille.

Ma vie de famille, avant ma rencontre avec Jean, s'est montrée compliquée. Jean sait que seule ma fille garde un contact distant avec moi. Mon fils s'est définitivement éloigné. Il s'en attriste, mais se retient d'intervenir. C'est typique de Jean, laisser la liberté d'exister et ne pas juger.

Léa m'écrit rarement, toutefois elle correspond et c'est le plus important. Elle me parle d'elle, elle me raconte ses expériences, ses joies, ses amours, mais elle n'aborde jamais sa peine. Elle accepte, non pas mon changement, mais la réalité de mon propre bonheur.

Malgré les années de séparation, je sentais qu'un lien invisible nous unissait encore, au-delà de nos blessures. Je savais

que ce jour arriverait, sept ans s'écouleront avant que nous ne nous retrouvions, une porte s'entrouvre.

Comment évoquer ma fille sans mentionner Camille, son seul amour, Camille, qui fut une ardente défenseuse de mon utopie ?

Nous sommes en 2016. Léa a fini ses études et elle me dévoile, par mail, une partie de son histoire personnelle, Camille y a fait son entrée voici plus de six mois. Camille, qui ne tardera pas à bousculer la mienne en commençant par favoriser le rapprochement avec Léa, des retrouvailles que j'attends depuis si longtemps.

Léa l'a rencontrée lors de la soirée organisée pour la remise des diplômes de son école. Ce fut le début de leur idylle et celui d'une autre voie loin du métier d'ingénieur qu'elle envisageait, mais cela se déroule dans le futur.

Camille est journaliste dans un grand média national, en poste à Paris. Le sérieux de ses papiers, et de ses réseaux, a commencé à lui ouvrir nombre de portes de ce petit monde si fermé de la capitale.

Elle n'a cessé de l'encourager à me recontacter, à briser le silence. C'est grâce à sa patience et à sa passion que Léa a continué de m'écrire, puis a accepté de me rencontrer à nouveau.

Février 2023.

Léa arrive ! Léa est dans le train, en route vers notre destinée.

J'attends immobile sur le quai, impatiente, inquiète, perdue, prise dans un maelstrom de sentiments confus. Tant d'années sont passées ! Je me souviens de la petite Léa, avec

ses couettes blondes, courant derrière notre jeune chien dans le jardin.

Les interrogations me tourmentent. Qui découvrirai-je ? Comment Léa me verra-t-elle ? Nous avons tant changé.

Désespérée, le cœur battant, les mains moites, je devine le TGV qui entre en gare. Les portes s'ouvrent, je reste figée, serrant mon écharpe et... je ne perçois qu'elle. C'est Léa !

C'est elle ! Ses longs cheveux virevoltent autour de son visage. Ma fille est de retour dans ma vie. Elle semble tout autant tétanisée que moi. Ses beaux yeux bleus me fixent. Elle tient nerveusement son sac et ses mains tremblent, comme si elle hésitait à franchir le gouffre qui nous sépare. Je fais un pas, elle en fait un. Ma peur reflue, le bonheur m'envahit. Nous nous précipitons l'une vers l'autre et nous nous enlaçons, et nos larmes coulent en silence. Ma voix est bouleversée alors que je chuchote.

— Ma Léa, ma grande, ma grande Léa ! Combien de fois n'ai-je rêvé à ce jour ? Je ne l'espérais plus.

— Oh, Papa, mon papa, mon papounet ! s'écrie-t-elle en enfouissant son visage dans mon cou. Moi aussi, je songeais à toi, avec une certaine hantise de voir celle que tu es devenue. Je suis si heureuse d'être là.

Des regards interrogateurs volent en notre direction, surpris par ces quelques mots si ordinaires. Une femme affiche au grand jour son mépris, mais rien ne peut nous toucher. C'est notre moment. Que peut comprendre cette personne ?

Je ne la quitte pas des yeux, elle plonge les siens dans les miens et nos pensées fusionnent en amenant la même question sur nos lèvres respectives.

— Pourquoi ?

Oui, pourquoi avoir subi toute cette douleur et perdu toutes ces années ? Pourquoi avons-nous échoué à nous expliquer, à nous pardonner ?

La réponse viendra plus tard, nous faisons face à l'immédiat, cet immédiat qui ferme la porte sur tant d'années de séparation, de frustrations. Le tourbillon de la vie nous a enfin réunies et nous en goûtons le bonheur. J'entraîne ma Léa dans une visite rapide de la ville, ses vieilles rues aux immeubles penchés, ses places entourées de bars et son port bordé de petits bateaux de pêche. Nous nous installons pour boire un chocolat chaud. Puis nous regagnons mon cocon afin de profiter de cette complicité en cours de reconstruction.

Elle regarde autour d'elle, découvrant ce lieu qu'elle n'a jamais connu. Elle caresse le fauteuil dans lequel, toute gamine, elle aimait se lover contre moi. Ses yeux s'éclairent quand elle voit les photos d'une vie passée.

Tout ne se déroula pas aussi simplement. Léa devait percer l'abcès qui l'avait rongée depuis cet automne 2008 et mon coming out. Les échanges fusèrent, parfois violents, mais les placards se devaient d'être vidés et réorganisés.

— Réalises-tu, Papounet, la douleur que Francis et moi avons endurée à la suite de ton départ ? La maison nous paraissait dépourvue d'âme sans tes sourires. Combien de nuits suis-je restée éveillée en larmes en attendant ton retour ? Je ne les compte plus. Je t'en ai tellement voulu. Oh, oui ! Je t'ai détestée pour ça.

L'après-midi s'écoula lentement. Le Soleil provençal, quoique bas, nous réchauffait et redynamisait nos cœurs,

l'instant semblait figé, une bulle nous enveloppait. Nous rebâtissions ce passé, les pièces d'un puzzle à double, voire à multiples dimensions, s'emboîtaient avec l'espoir de redéfinir la paire père/fille que la vie avait temporairement brisée.

— Oh, Papa, que c'est difficile de te dire papa. L'es-tu encore ? L'as-tu vraiment été un jour ? Comment t'appeler ? Comment expliquer aux autres qui tu es ?

La souffrance dans sa voix traduit la détresse déclenchée par la peur du regard d'autrui, tel celui de tout à l'heure sur le quai de la gare, ce supplice induit par les normes imposées.

— Pose-toi la question, ma chérie, que signifie un mot ? Dois-tu te plier aux exigences de la société ou ne préfères-tu pas garder ta liberté de choisir ? Découvre, par toi-même, qui je suis et qui je fus. Quant à moi, je ne peux que te répondre que je fus, je suis et je resterai toujours ton père, peu importe le terme que tu utilises afin de me nommer. Personne d'autre n'a le droit de le dire pour moi ou pour toi.

— Camille me l'a déjà expliqué, Papa, mais cela semble si compliqué et, pourtant, elle m'a raconté, elle m'a fait lire tes articles que je me refusais à consulter, car ils réveillaient mes plaies. Elle m'a aidée à comprendre ta douleur et à accepter et dompter la mienne.

C'est ainsi que j'appris le rôle de Camille dans ces retrouvailles.

Bien avant de croiser Léa, Camille connaissait mes publications, mes positions, mes luttes. C'est une jeune journaliste ouverte aux idées nouvelles. Elle avait découvert mes écrits et mon existence en sondant régulièrement les médias, dont la presse LGBTQI+, pour sentir le pouls de la société.

Elle ne fit pas la relation entre nos deux personnes lors de sa première rencontre avec Léa. Ce ne fut que plusieurs semaines après le début de leur idylle, au moment où la discussion aborda le sujet de la fratrie, que Camille comprit, au travers des silences de Léa, le lien de parenté.

J'ai laissé Léa s'exprimer.

— Tu vois, Papounet, longtemps j'ai cru que, chaque fois que quelqu'un me demandait mon nom, j'étais mise à nu, qu'une honte familiale s'étalait en public ! Cela me rendait malade. Je n'avais qu'une envie, rentrer me cacher et éviter ces regards. Voici plus de cinq ans, j'ai réussi à éloigner ce sentiment. C'est alors que j'ai timidement repris contact avec toi. Mais je ne pouvais toujours pas parler de toi aux autres, un néant remplaçait ta présence au plus profond de notre passé. Sais-tu ce que c'est que de ne pouvoir le faire ? C'est une douleur qu'on doit affronter quotidiennement. Elle te mine et couvre ton esprit d'un voile de chagrin...

J'entends son cri de désespoir. Que puis-je répondre ?

— ... Pourtant, malgré mes efforts, il me manquait encore quelque chose. Et Camille est entrée dans mon existence. Elle a écouté mes non-dits concernant une absence de père, ce silence pire que la mort, ce mystère qui t'enlevait toute consistance. Et, tout en délicatesse, elle m'a amenée à mettre à nu les faces cachées du tableau incomplet de notre famille. Je ne pouvais lui mentir. Je refusais de construire ma vie avec elle sur des secrets. Mais je devais affronter mon incapacité à laisser s'exprimer mon refoulement. Heureusement, Camille a su trouver les mots, et voilà, nous nous retrouvons.

Un magnifique sourire envahit son visage et, dans ses yeux, les ultimes nuages laissent place à une lumière douce et apaisée.

— Je t’aime mon papounet.

Cette dernière phrase me submerge. Une digue se casse. L’eau, que troublent les souvenirs retenus, les emporte vers un puits dans lequel je veux les enfermer à jamais.

— Je t’aime, moi aussi, Léa. Les mensonges ne doivent plus entraver le bonheur d’être de nouveau réunis. Mon souhait le plus cher est que tu te réalises pleinement sans honte de ton père. J’espère rencontrer rapidement Camille, vous voir vous deux ensemble et sentir que nous avançons enfin, unis.

Six mois plus tard, en août 2023.

Léa et Camille m’ont invitée dans leur appartement à Paris. Elles m’attendent à la gare de Lyon, le rendez-vous est fixé devant la brasserie « Le train bleu ».

Il est difficile de ne pas les remarquer. C’est un très beau couple. Léa est grande et élancée avec des cheveux blonds qui retombent en cascade dans son dos. Camille a le visage constellé de points de rousseur, surmonté d’une tignasse en bataille d’un roux magnifique. Leur bonheur se voit à leur posture. Elle la serre délicatement et ajuste une mèche sur le front de Léa, son bras entourant ses épaules. Elles m’aperçoivent et un immense sourire accompagne le signe de main que Camille m’adresse.

— Bienvenue à Paris, bienvenue parmi nous, Papounet de ma chérie. Delphine, tu seras mon papounetléa si tu le veux !

Ces quelques mots restent pour moi comme une porte qui se ferme définitivement sur toutes ces années sans famille. Certes, Francis refusera encore longtemps de m'ouvrir son cœur, mais je sais son existence heureuse.

— Bonjour, mon papounet. Allons nous poser à une terrasse et boire un rafraîchissement, me dit Léa d'une voix douce emplie de joie.

Nous nous installons à une table baignée par les rayons de Soleil qui filtrent entre les feuilles des platanes, des moineaux sautillent à la recherche de miettes. Ce moment de complicité avec Léa apaise mon esprit. Plus tard, nous prenons le chemin de leur appartement qui se situe rue de Picpus à deux pas de la place de la Nation, au septième étage, offrant une belle vue sur Paris et, au loin, la tour Eiffel.

C'est le mois d'août et Paris s'est vidé de ses habitants, la capitale respire un bref instant. Je retrouve avec un plaisir de touriste le charme de ses avenues ombragées, les bruits de la circulation et la musique discrète provenant des tréfonds qui signalent le passage du métro. Je ressens une étrange sérénité, comme une boucle se refermant. Serait-ce une analogie à mon cheminement intérieur ?

Je vivrai une semaine de vacances merveilleuse, d'autant que, dès demain, Jean nous rejoint.

— Vivement son arrivée, Papounet. J'ai hâte de le rencontrer après tout ce que tu m'en as dit. Je suis... anxieuse. Comment devrais-je le recevoir ? C'est ton mari, maintenant. Que pensera-t-il de moi qui t'a ignoré si longtemps ?

— Sois tranquille, Léa. C'est un homme charmant qui ne juge pas. Je lui ai raconté notre histoire et il se réjouit pour nous.

Le soir, nous mangeons en terrasse dans une de ces brasseries parisiennes qui m'ont toujours enchantée. Le futur est en gestation, je ne le comprends pas encore, mais les pièces maîtresses de ce futur se mettent en place et la révolution s'enclenchera.

— Tu vois, Papounetléa, je te connais sans rien savoir de toi. Tout juste en fin d'école de journalisme, je faisais un stage à « l'Égalité ». On m'avait confié la surveillance des revendications gays et du « mariage pour tous ». Nous étions en novembre 2013, la veille de la journée internationale de la mémoire trans. Je ne connaissais rien au sujet, à l'exception de la question du genre. Et j'ai lu ton article « Transidentité : pourquoi l'État doit réparation ». Il est passionnant. J'ai alors suivi les liens que tu donnais et découvert un univers méconnu et méprisé. J'ai adhéré à tes luttes, non pas en écrivant, mais en approfondissant mes savoirs. Simple stagiaire, je ne pouvais réaliser plus. Le monde des médias ne s'autorise aucune compassion.

J'apprécie la franchise de Camille. Sa jeunesse transparaît dans la fougue de ses paroles, de même qu'une grande sensibilité et de l'empathie.

— Pas tendres, les journaux ? Impitoyable me semble un terme mieux approprié. Je m'y suis frotté et brûlé les ailes. Bon, disons les choses, mon impulsivité prend parfois le dessus, mais j'ai beaucoup de mal en présence de la mauvaise foi et face aux langues de bois.

— Oui, Papounetléa, je le sais. Je faisais partie du public en tant que pigiste en 2014, alors que tu intervenais à Strasbourg dans le cadre du TDoR². J'ai ressenti ta colère et j'ai eu le sentiment que « tes couteaux levés contre l'oppresseur » étaient aussi dirigés vers les médias, je les ai reçus en pleine figure comme une attaque personnelle. Peut-être te souviens-tu de cette personne tout au fond de la salle qui plaida pour défendre la presse ?

— Comment ? C'était toi ? Que le monde se montre petit ! Et tu te rappelles sans doute que j'ai, en effet, approuvé ta réaction et reconnu qu'en l'absence de sources sûres et de bonnes explications, les journalistes reproduisent les discriminations, sans forcément l'envisager volontairement.

Cette évocation me ramène dans cet endroit. J'étais furieuse des propos de l'intervieweuse. Je me sens honteuse face à Camille, aux yeux brillants d'excitation à ce souvenir. Mes paroles avaient été cinglantes, mais elle n'a pas le moins du monde l'air de m'en vouloir.

— Tout comme je me remémore en détail tes mots. Ces paroles qui sont devenues miennes par la suite : « mais cela n'excuse nullement le refus d'écouter, d'apprendre, d'accepter la main tendue par ceux/celles qui les contactent pour avancer vers le respect des droits humains ». Tu m'as cloué le bec fort proprement et je me suis tassée sur ma chaise. Ces

²Transgender Day of Remembrance : journée mondiale en souvenir des personnes trans tuées ou suicidées du fait de la transphobie (individuelle et d'État).

mots, Papounetléa, ont résonné en moi, ils m'ont hanté. J'ai compris que, pour être une vraie journaliste, je devais d'abord être capable d'écouter et d'apprendre. Aujourd'hui, accepte ma main, Papounetléa. Ma demande vient du fond du cœur. Tu as, vous tous, vous avez besoin de cette main pour soutenir vos voix et je veux que vous soyez entendus.

Comment repousser sa requête ? Camille m'offre sur un plateau la possibilité d'exprimer nos revendications, et puis c'est Camille, celle de « Camille et Léa » ! Son enthousiasme rejaillit sur moi.

— Je suis honorée d'accepter ta proposition. Léa a une chance fantastique de t'avoir rencontrée.

Le lendemain, nous attendons toutes les trois dans la gare Montparnasse à l'arrivée du TGV de Bordeaux, Jean ne tardera pas à entrer au sein de la vie de Léa.

Le voilà, digne, droit, son panama sur la tête et son sourire charmeur dans sa belle barbe poivre et sel, celui qui m'a troublée et me fait encore chavirer. Camille et Léa restent en arrière. Je le serre contre moi, ou, plus exactement, il m'enlace, nos bouches se trouvent et plus rien d'autre n'existe.

Jean me glisse à l'oreille.

— Je crois que nous ne sommes pas seuls, mon amour. Nous devrions revenir sur terre et dire gentiment bonjour...

Il se tourne vers Camille et Léa.

— Bonjour, Léa. Combien de fois Delphine m'a-t-elle parlé de toi ? Je ne sais plus, mais j'ai l'impression de t'avoir toujours connue depuis que j'ai croisé Delphine. Accepte que je t'embrasse pour celle que tu es et pour la joie que tu as donné à Delphine ces derniers mois.

Il ouvre grand ses bras. Léa semble hésiter. Elle rougit, triture son chemisier et cherche un regard de soutien auprès de Camille. L'arrivée de l'amoureux de son papounet s'avère difficile.

Camille la pousse doucement en avant, une main tendrement posée sur sa hanche.

— Va, ma Léa. Vois le bonheur de Papounetléa et de Jean. Tu rêvais de retrouver une vraie famille. Elle est là.

La semaine s'est écoulée dans la joie. Nous avons parcouru Paris, visité ses monuments grandioses, cheminé le long de la Seine...

Cependant, le retour approche. Camille m'a réservé une surprise.

— Papounetléa et Jean, Léa et moi vous invitons ce soir dans un bar à jazz « Aux cuivres en sous-sol » situé au cœur du Marais. La table est retenue. Comment ne pas fêter ces jours magnifiques au cœur d'un lieu magique ?

Le ciel se pare des couleurs du crépuscule alors que nous arrivons devant la porte de la boîte. Un vigile l'ouvre et... nous sommes projetés au sein d'une atmosphère des années 1950. La voûte de l'escalier qui mène à la cave résonne des notes mêlées du saxo et de la clarinette, un piano finit de créer cette magie propre aux chants des révoltés de la société. Je serre le bras de Jean, mon esprit plonge vers ce passé finalement bien proche où la musique servit de porte-parole aux victimes du racisme. La mélodie me prend aux tripes, tout mon corps vibre, au plus profond de moi, je sens la révolution avancer.

À l'intérieur, de petites tables rondes accueillent des couples et des groupes d'amis. Des rires étouffés se mêlent au son des instruments, créant une ambiance feutrée où le temps semble suspendu.

— Venez, Papounetléa et Jean. Nous nous installerons au fond. La musique sera moins forte. Je vous présente Georges Brisson, le directeur du journal L'Égalité.

Je lui murmure à l'oreille.

— Que me caches-tu, Camille ? L'Égalité, c'est bien là que tu travailles, n'est-ce pas ?

Elle me fait un clin d'œil, alors qu'un homme élégant, quoiqu'un peu grassouillet, se lève et s'incline devant moi. Il prend ma main et la baise.

— Bienvenue dans le monde secret de la capitale, Delphine Gardène. Votre beauté dépasse les descriptions de Camille.

Je rougis. On m'a rarement accueillie ainsi. Du moins, je n'y suis pas habituée. J'aperçois Jean, un sourire en coin, qui me dévore du regard.

— Merci pour cet accueil digne d'une personne de la haute société, Monsieur Brisson.

Il se tourne vers Jean.

— Alors, c'est toi, Jean, et tu es motard. ? Et quelle bécane as-tu ? Je le suis aussi et j'ai une Ducati.

— Bonsoir, Georges. Enchanté. Et tu roules quand ? On m'a dit qu'elles se rendent plus souvent au garage que sur la route... J'ai une Harley et les outils qui vont avec. Tu sais, les boulons se dévissent de temps en temps...

Les voilà partis à se raconter leurs virées en plaisantant.

Léa et Camille sont pliées en deux de rire. J'avoue que je suis perplexe. Je ne suis pas étonnée que deux motards entrent, ainsi en grande discussion, j'ai l'habitude, mais apercevoir Camille aussi enjouée face à son directeur me surprend.

— Heu, Camille, explique-moi ? Tout d'abord, ton patron se comporte comme un bourgeois, puis je vois ça, dis-je en montrant le duo rigoler.

Georges redevient, un peu, sérieux.

— Camille, je suis heureux que tu les aies invités. Jean correspond parfaitement à ta description. Un biker plein d'humour. Et, je m'excuse, Delphine, Camille et moi avions prévu cette mise en scène. *It was a joke*³. J'espère que tu ne m'en voudras pas. Je te préviens que le tutoiement et le prénom sont obligatoires.

— Bien, Chef ! Si c'est un ordre.

Georges m'avance une chaise et nous nous asseyons tous. Il entre directement dans le vif du sujet.

— Camille, en qui j'avoue attacher une sincère affection, insiste depuis plusieurs mois pour que j'élargisse mes connaissances sur les discriminations qui touchent les trans. Tu vois, elle a déjà réussi à modifier les mots que j'utilise...

Je croise le sourire et le regard brillant de fierté de Camille.

— ... et elle m'a ouvert les yeux, mais c'est à toi, Delphine, de me persuader que le jeu en vaut la chandelle. Bon, au moins, la présence d'un autre motard excuse cette soirée. Promis, j'essaierai de rester sérieux. Je t'écoute.

³« C'était une plaisanterie »

— Merci, Georges, de ta franchise. À mon tour de justifier ta confiance, ainsi que celle de Camille. Je dois aussi te prouver que la question est réellement un sujet politique. Ce n'est pas qu'une affaire de dignité. Nos vies sont en jeu. Les mots que les médias choisissent peuvent sauver ou condamner. Leur impact est considérable, voilà pourquoi je suis ici.

Trois heures de discussion ont suivi, heureusement entrecoupées de multiples cocktails.

En fin de soirée, Georges est convaincu et Camille affiche un sourire jusqu'aux oreilles. Je souffle. Bon, j'avoue être alcoolisée.

— J'ai bien intégré un nombre correct de répercussions stratégiques. Je devine aussi l'immensité de mes lacunes, j'ai saisi que nous devons structurer nos réseaux, que le job avancera lentement. Je n'ai pas encore compris l'importance que toi, Delphine, semble trouver à aller au-delà des revendications trans. Nous en reparlerons plus tard quand nous aurons déçu. Tu peux compter sur le soutien plein et entier de L'Égalité, mais accorde-moi du temps. Laisse-moi effectuer mon travail de journaliste. Crois-moi, on ne déplace pas une telle montagne sans édifier de solides fondations et, pour les construire, nous devons modifier le sol doucement, mais sûrement. Dans l'immédiat...

Il se lève, prend ma main et se penche respectueusement vers Jean.

— ... mon très cher ami motard, acceptes-tu que je t'enlève

ta belle SDS⁴ pour une danse ?

Les yeux de Jean brillent malicieusement.

— Je t'en prie. L'ordre de priorités des bikers est la moto, puis la SDS. Je ne prête jamais la première, j'autorise le vol de ma SDS le temps d'un tour de piste.

Et nous voilà partis pour une danse qui enflamme les sens. Léa, Camille et Jean nous rejoignent. Une sorte de folie joyeuse, accompagnée des notes endiablées du saxo, s'installe qui relègue le monde extérieur à l'autre bout de l'espace. Au morceau suivant, je passe dans les bras de Jean, Léa dans ceux de Georges, puis de Jean, moi avec Camille. La nuit se prolonge dans cette ambiance que seul Paris sait offrir. L'univers nous appartient, à nous de le créer à notre image.

Nous quittons Georges sur le trottoir. Un taxi l'attend. L'aube pointe son nez. Des pigeons roucoulent. Quelques voitures transportent des gens qui partent au travail. La vie reprend ses droits. Je me sens plus légère, comme si le destin avait retiré certains fardeaux de mes épaules.

Ce soir Jean sera de retour en Gironde et moi dans le Sud-Est.

Merci, Camille, de m'avoir permis de retrouver Léa ! Sans toi, notre relation de parent à enfant aurait peut-être disparu.

Merci, Camille, de cette rencontre avec Georges ! Grâce à ton aide, nous pouvons espérer que certaines de nos

⁴SDS, « Sirène de selle » ou « Sac de sable ». Terme utilisé par les motards pour désigner la passagère ou le passager.

revendications trouvent une certaine visibilité et qu'elles gagnent en importance sur le plan politique.

Qui a dit que l'utopie peut devenir la réalité de demain ?

Je me mets à rêver à d'autres futurs où nos voix ne s'évanouissent plus dans l'indifférence, mais est-ce possible ?

Rêver est-il possible ?

Bangkok, le 17 novembre 2012.

Deux heures trente du matin, l'avion s'aligne sur la piste et décolle de l'aéroport de Suvarnabhumi. Je quitte la Thaïlande, la ville de Chonburi et Tâne (« Soleil » en tahitien) avec l'espoir de la savoir, enfin, trouver la force de vivre et non plus de survivre. Je souhaite qu'elle apprenne à mordre la vie afin de pouvoir devenir celle qu'elle est.

Un léger saut en arrière, dix jours plus tôt : je loge à Chonburi, la nuit est tombée brutalement comme toujours sous les tropiques. L'air chaud et moite m'enveloppe. Un orage se devine sur l'horizon traversé par les éclairs.

Je me repose dans le patio en plein air au troisième étage de l'hôtel attenant à la clinique privée.

Allongée sur un transat, je sens la vie remonter des entrailles de la ville, une sensation qui me fait invariablement vibrer. La sonore cacophonie des voitures dans la rue se fracasse sur la terrasse telle une vague. Le bar voisin diffuse ses décibels de musique internationale. Des odeurs de cuisson inconnues m'assaillent. Tout cela sans occulter le bruit régulier de la fontaine, typiquement locale, qui coule dans un bassin de briques sur un fond de liner bleu.

Percevoir ainsi l'humanité au travers de son activité me remplit l'esprit, me comble de plaisir, mais provoque en moi une explosion de mes propres rêves, de mes utopies personnelles. Je laisse mes sens s'engourdir dans cet environnement,

la mélancolie m'étreint comme lors de mon précédent voyage en extrême Orient.

Seule mon âme vagabonde et m'amène à tenter un bilan des quatre ans passés. Ce furent quatre ans d'évolution, quatre ans de rencontres riches de bienveillance et aussi de la découverte de la lâcheté des institutions devant les discriminations subies par des êtres humains qui ne demandent qu'à vivre.

Une jeune femme s'avance vers mon transat, ce pourrait être ma fille. Sa beauté est celle des îles du Pacifique, pourtant ses yeux traduisent une faiblesse. Je ne sais pas encore que les dix jours à venir relanceront mon envie de me battre dans mon pays pour essayer d'infléchir cet État qui applique un apartheid lié à l'identité de genre.

En un anglais approximatif teinté d'un accent qui ne laisse aucun doute sur sa langue maternelle, je découvre Tāne.

— *Is-it possible to seat near you ?*⁵

— *Yes, you can. Do you speak french ?*⁶

Son visage se détend, un sourire apparaît.

— Merci. D'où venez-vous ?

— De France, de Toulouse. Et vous ?

— Tahiti, Papenoo, un petit village sur la côte est.

Des visions et des sensations vieilles de plus de vingt ans m'assaillent : une pluie tiède vite séchée par le Soleil, un lagon aux eaux transparentes peuplé de milliers de poissons et coraux, des plages sous les cocotiers... Ce sont des scènes de

⁵« Puis-je m'asseoir à côté de vous ? »

⁶« Bien sûr. Parlez-vous français ? »

paradis, mais des images qui cachent la détresse, cette détresse que j'ai rencontrée en métropole, le désespoir subi, la souffrance imposée.

Un lien d'amitié fort se créera entre Tāne et moi. Ma petite expérience me l'a confirmé, « les vies des transgenres se ressemblent dans leurs différences ». Je découvre encore une fois que cette phrase correspond à la réalité.

Relater la courte existence de Tāne ne serait que du voyeurisme, voyeurisme que je rejette. C'est SON histoire et non la vôtre, mais sachez que votre mépris, votre ignorance et votre dédain sont cause de cette réalité. Une vie brisée sur des espoirs, un destin cassé, et pourtant, il se dit que Tahiti est l'île de la bienveillance, le pays des Rae-Rae.

— Quel âge as-tu ?

— J'ai vingt-deux ans, mais je me sens dans certains cas beaucoup plus âgée. Et toi ?

— Oh ! Je suis presque vieille, dans ce cas. J'ai cinquante-deux ans. Par contre, je m'imagine être encore une jeune femme. Tu as les yeux tristes. Je peux t'écouter si tu le désires. Parfois, cela fait du bien.

Des larmes coulent lentement sur ses joues. Je vois une ombre glisser sur son visage. Sa voix se casse.

— Tu sais, le quotidien des personnes trans à Tahiti est très éloigné de celui supposé. Ma famille, très religieuse, m'a repoussée, excepté ma mère et un cousin qui me protègent. J'habite seule et ne survis que grâce à la prostitution. Nous sommes rejetées, ridiculisées et agressées.

Que lui répondre ? Je dois être honnête avec elle et ne pas lui raconter que la vie en France est idyllique. Les Tahitiens

ne font que reproduire la ségrégation hétéropatriarcale binaire qui régit encore l'hexagone. Pour l'instant, je préfère choisir la facilité et éviter le militantisme.

— Es-tu venue seule ? C'est mon cas et je suis contente d'entendre parler français.

— Moi aussi. Au fait, j'ai croisé une Canadienne, Paulette, qui accompagne sa fille. Tu la connais ?

— Non. Tu pourras me la présenter ? As-tu des projets à ton retour ?

— Je pense quitter Papenoo et tenter de vivre normalement en France. Mon cousin a des contacts parmi des Tahitiens à Nantes. Il envisage d'y aller l'année prochaine et je compte partir avec lui. J'essaierai de reprendre des études et de devenir secrétaire.

— Oui, c'est une très bonne idée. La Bretagne est une belle région. Par contre, le climat sera bien différent de celui de Papenoo.

Nous avons continué ainsi un moment, puis j'ai regagné ma chambre.

Progressivement, timidement, la confiance s'installe entre nous. Tāne, perdue dans ses souvenirs, me livre, jour après jour, ses souffrances, passées et actuelles, et ses attentes. Elle se raccroche à ses aspirations dans l'espoir de vivre. Vous partagez les mêmes espoirs pendant votre adolescence, vous avez des ambitions équivalentes pour vos enfants : volontés d'avenir, désirs de pouvoir regarder le Soleil briller malgré les soucis de l'existence. Ces idéaux lui paraissent inaccessibles. Elle rêve, mais elle ne peut imaginer voir son bonheur à portée de main.